LES
Mélanges Religieux
Paraissent DEUX FOIS par semaine, les MARDIS et VENDREDIS.
L'abonnement pour l'année £1 0 0

Mélanges Religieux,

Lettres.
Les Correspondances et les Lettres d'affaires doivent être adressées franches de port au Rédacteur en Chef. *Pour les Annonces, voir le tarif à la dernière colonne.*

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Volume 13. MONTREAL, VENDREDI 1 FEVRIER 1850. No. 39.

Mission de la Baie d'Hudson

LETTRE DU R. P. LAVERLOCHERE, O. M. J. A MGR. L'EVEQUE DE MONTREAL.

Suite et fin.

MONSEIGNEUR,

Dans une de nos chrétientés vivait une jeune Indienne baptisée depuis six ans. Elle était d'une piété angélique et la plus instruite de sa tribu. Depuis trois ans, elle était mariée à un jeune Ecossais protestant, excellent homme, auquel il ne manquait assurément que d'être enfant de la vraie foi. La jeune femme tombe malade et son mari lui prodiguait les soins les plus touchants. Je devais, à mon retour de la Baie, repasser dans ces lieux; elle le savait et mon attente était pour elle un sujet de joie et de crainte. Jour et nuit elle disait à son mari: " Je n'ai plus " qu'un désir sur la terre: c'est celui de voir " la *Robe Noire*, avant de mourir. Oh! mon " ami, si tu apprends qu'il soit proche, vas, je " te prie, vas au devant lui." Il vint en effet à une assez grande distance. " Venez vite, me dit-il en m'abordant, ma femme se meurt, elle vous demande sans cesse. Je crains qu'elle ne puisse vous reconnaître, car, depuis hier, elle a perdu la parole." *Je m'élance* aussitôt dans son leger canot, et nous volons sur l'eau. Je fus bientôt auprès de la malade. Sa mère me voyant entrer, lui dit: " voilà la *Robe Noire*." A ce mot, la malade tressaillit comme si un fluide électrique eut parcouru tout son corps; elle se lève sur son séant; ses yeux s'animent d'un vif éclat. Son visage s'enflamme; elle tend vers moi ses bras décharnés: " Mon père! mon père!" fut tout ce qu'elle put me dire. Elle saisit ma main, la baisa avec transport et je la sentis mouillée d'une larme brûlante. Je lui donne mon crucifix. Elle le *pressait tantôt sur son cœur*, tantôt contre ses lèvres. Cet élan sublime de foi et d'amour pour le Dieu qu'elle allait bientôt voir face-à-face, avait achevé d'épuiser ces forces. Elle retombe comme anéantie sur sa couche. Je me hâtai de lui administrer l'Extrême-Onction et je lui dis: " Ma fille, si tu étais capable de communier, j'irais dire la Ste. Messe, et je t'apporterais le Corps Sacré de Jésus."—Oh! vas vite, s'efforça-t-elle de me dire avec une touchante naïveté; vas vite, je t'attendrai. Durant l'adorable sacrifice, son mari fit préparer et l'appartement et le chemin que *nous devions suivre*. Elle reçut le St. Viatique avec une ferveur qui attendrit tous les assistants. Elle me pria, d'une voix presque éteinte de demander pour elle pardon des scandales, qu'elle, cette admirable et Ste. femme, croyait avoir donnés; puis elle me dit: " Mon père, quand je serai auprès du " Grand Esprit, oh! comme je vais lui parler " de toi et de tous mes frères les sauvages." Nous retournons à la chapelle et quelques instants après son mari vint m'annoncer qu'il était devenu veuf! Oh! Monsieur, ajouta-t-il " je suis forcé de vous dire que jamais je n'ai " vu les protestants témoigner à leurs minis" tres, le respect que les catholiques temoi" gnent à leurs prêtres. Je ne sais pas pour" quoi."—Il m'eut été facile de lui dire *pourquoi*; mais je dois reprendre le cours de mon récit.

Il y avait près de deux mois que nous étions au fort d'Albany, où chaque jour j'avais fait le catéchisme à plus de 60 enfans âgés les uns de 7 ans, les autres de 70. 64 petits enfans, et plus de 40 adultes avaient reçu le Baptême. La plus part de ces derniers avaient pu faire leur première communion. La mission était à peu près terminée, parceque la majeure partie des Sauvages, pressée par la faim, avait été forcée, quoiqu'à regret, de rentrer dans les terres de chasse, ou, plutôt dans les immenses marais, pour chercher de la nourriture. Plusieurs néanmoins ne purent se résoudre à quitter la place, tant que la *robe noire* y serait, quoiqu'ils fussent, depuis dix à douze jours soumis à un jeûne cruel, de ce nombre était le fils aîné de ce lépreux dont j'ai parlé, et le polygame dont j'avais raconté l'admirable conversion dans mon rapport de l'année dernière. L'histoire de ces deux Sauvages, naguère si méchants, aujourd'hui chrétiens fervents, offrirait un récit plein d'intérêt, si je n'avais déjà dépassé les bornes d'une lettre. Je ne puis cependant m'empêcher, Mgr. de vous en dire quelques mots. Le premier ayant appris dans les bois, la mort édifiante de son père, arriva au poste le lendemain de l'inhumation. Par une heureuse coïncidence, j'étais à faire une instruction sur les tourments que les magiciens souffriraient dans l'enfer, lorsqu'il arriva au lieu de l'assemblée. Malheureusement il avait marché sur les traces de son père et passait pour le plus fameux jongleur de toute la tribu. Il prêta une grande attention à tout ce que je disais, et dès que l'instruction fut terminée, il alla trouver la Dame du fort. " Parle pour " moi à la *robe noire*, lui dit-il, car j'ai été " bien méchant; je voudrais le lui dire, mais " je n'ose pas lui parler; j'ai tout compris ce " qu'il a dit touchant le feu de l'abîme, et j'ai " peur d'y tomber." En apprenant les bonnes dispositions d'un homme qui passait pour l'un des plus endurcis, je fus le trouver, bénissant en silence la marche de la providence qui dispose *à son gré des cœurs*. Dès qu'il me vit il me dit: " J'ai appris, il y a deux jours, que " tu étais ici, et je ne voulais pas y venir à " cause de cela, car j'ai le cœur méchant; " mais quand j'ai su que mon père, avant de mourir, avait été purifié dans l'eau de la prière, et qu'il avait eu regret d'avoir fait la magie (*mat amanitoukazoeia*) et qu'il t'avait dit: " j'espère aller voir le Grand-Esprit dans sa lumière éternelle," alors j'ai dit à ma femme et à mes enfans: " allons voir la *robe noire*; et nous sommes venus, et nous voulons demeurer ici autant que tu y seras. *Nous saurons oublier que nous avons faim* pour nous faire instruire..." Ils jeûnèrent en effet durant plus de 8 jours. Je ne sais comment ils purent résister silongtemps sans tomber *d'inanition. Toute la famille fut baptisée* et fit sa première communion. Ce Sauvage, qui était, ainsi que je l'ai dit plus haut, le premier jongleur de sa tribu, avait une conversation intéressante et facile. Je prenais plaisir à le questionner sur les divers usages et coutumes des peuplades de ces contrées. Il me dit, *entr'autres, que dans certaines circonstances* graves, ils se réunissaient pour jeûner et faire des sacrifices aux divinités des forêts des rivières, de l'air etc. etc. si l'un d'entr'eux est frappé, par quelque accident fâcheux, ou par quelque maladie imprévue, il vient aussitôt faire l'aveu de ses crimes au premier magicien. Cette espèce de confession est souvent faite à haute voix, et la pénitence, que le jongleur lui impose, quelque rigoureuse qu'elle soit, est toujours ponctuellement accomplie. Je ne vois pas trop comment les philosophes et les mécréants pourraient soutenir et prouver que la confession soit publique soit privée, n'est *qu'une superstition inventée par les prêtres*, lorsque nous voyons les peuples les plus barbares et les plus Sauvages la regarder comme l'acte le plus solemnel de leur religion, et le moyen le plus propre d'apaiser la divinité outragée et de calmer les troubles de la conscience.

Mais c'est surtout aux yeux du Sauvage devenu chrétien, que la confession est l'acte le plus consolant et le plus indispensable. Fermement persuadés que c'est à *Dieu* même qu'ils parlent, dans la personne du prêtre; ils n'ont pas de plus douce consolation que de venir lui faire l'humble aveu des fautes qu'ils ont commises avant comme après leur baptême. J'en ai vu qui sont venus exprès de plus de cent lieues, qui ont passé deux jours entiers prosternés à la porte de la *sainte cabane*, sans penser à prendre de la nourriture, exposés à toute l'intempérie de l'air, gravant sur une écorce de bouleau ce qu'ils avaient à accuser au St. Tribunal, et demandant qu'on leur donnât des pénitences publiques pour leurs fautes publiques. Je n'oublierai jamais l'exemple touchant de soumission à l'ancienne discipline que donnât, il y a deux ans, un de mes nouveaux chrétiens. Ayant commis une faute qui avait scandalisé ses frères, il vint lui-même me demander une sévère pénitence: je le mis à genoux durant quatre jours, à la porte de la chapelle, pendant le service divin. Là, prosterné la face contre terre, et souvent baigné de larmes il n'osait lever les yeux. Lui ayant permis l'entrée de la chapelle, la cinquième journée, il demanda, en sanglottant pardon à Dieu et à ses frères du scandale qu'il avait donné. La messe achevée, il m'attendit à la porte de la chapelle, et comme j'en sortais, il se coucha par terre, me saisit le pied, y colla ses lèvres, en s'écriant: " Oh, que tu m'as fait du bien, mon père, je vois que tu m'aimes: j'étais bien malheureux, et tu as guéri la blessure de mon cœur.... ! Que de reflexions n'aurait-on pas à faire, pour nos chrétiens civilisés! Mais j'oubliais que j'avais à vous dire un mot, Mgr. touchant ce polygame qui l'année dernière, avait renvoyé sa jeune femme qu'il aimait beaucoup pour retenir la plus âgée qu'il n'aimait guère. Depuis cette époque sa conduite a été admirable. Il a gardé tous les enfans avec lui, a pourvu à la subsistance de la jeune femme, qui demeure chez ses parents; il a repris un sincère amour pour la première. Nous les avons baptisés tous les deux et béni leur mariage. Deux de ses enfans ont fait leur première communion, et une fille âgée de quatorze ans me récitait sans faute le *Pater* et l'*Ave*. Lorsque j'entrais dans leur cabane, cette aimable petite venait à ma rencontre et me disait: *n'ottawia qui sakiik, nita nesta kita sâkiili. Tu es aimé de mon père, moi aussi je veux t'aimer*; puis elle baisait mon christ et faisait le signe de la croix. Ce bon Sauvage avait un frère, baptisé par un ministre depuis plusieurs années; il vint me supplier de l'admettre au sein de l'Eglise catholique; ne le trouvant pas suffisamment instruit, je fus obligé d'ajourner son abjuration jusqu'à l'année prochaine et je le vis se retirer en pleurant.

Nous n'attendions plus que le canot qui devait ramener le Bourgeois d'Albany du fort de Moose pour y retourner nous-mêmes. Il arriva à onze heures du soir, c'était le 29 août, et nous devions partir le lendemain; mais, dans la nuit, il s'éleva une tempête *furieuse* qui dura toute la journée suivante. Elle était accompagnée de grêle et de tonnerres épouvantables. On entendait dans le lointain le mugissement d'une mer en furie, qui bouleversait les montagnes de glaces suspendues sur ces abîmes. Nous craignions, à tout instant, que le fort ne fut renversé. Les huttes des sauvages furent emportées au loin, et la goëlette, qui était à l'ancre à l'entrée de la rivière, remonta le courant.

Nous bénîmes la providence de ne nous être pas trouvés en mer; car, à moins d'un miracle nous eussions été ensevelis dans les flots. Je vais profiter de ce retard, Monseigneur, pour faire une courte et dernière observation sur ces tristes contrées de la *Baie-James* qui s'étend depuis le 51me degré de latitude-nord, jusque vers le 56me où commence la Baie-d'Hudson proprement dite. La navigation n'y est praticable que depuis la mi-juin jusqu'à la fin de septembre, et encore durant ce court espace de temps, le navigateur est-il à chaque instant, arrêté par d'énormes bancs de glaces. Les deux *seuls navires que l'hon. Compagnie* envoie chaque année, l'un au fort d'York, l'autre à celui de Moose, mettent près de deux mois pour parcourir une espace de 250 lieues. Celui qui faisait voile, pour le fort d'York à péri dans les glaces au mois de juillet dernier, c'est une perte de £50,000. Ce navire était chargé de marchandises pour la Rivière Rouge et les ports environnants.

La Baie paraît être habitée par de nombreuses baleines blanches, marsouins et autres cétacées, dont les indiens *mehkégongs* et Eskimaux font leur principale nourriture durant l'été. (Comme celle de l'ours-blanc durant l'hiver.) Les Européens n'ont jamais pu s'habituer à cette dégoûtante nourriture. Ils voient les sauvages savourer avec délice cette graisse fétide, et ne peuvent pas en approcher leurs lèvres sans se sentir bondir le cœur. Aucune des nombreuses rivières qui affluent dans cette immense Baie ne paraît être poissonneuse; et l'eau est presque partout mauvaise au goût. Tous les pays qui l'avoisinent, sont à jamais fermés à la culture, d'autant plus qu'il n'y dégèle jamais à fond, et qu'il y gèle même au cœur de l'été. Aux mois de juillet et d'août dernier, nous y avons en fréquemment d'assez fortes gelées blanches, on m'a assuré que durant l'hiver, il y a dans les forêts jusqu'à 20 pieds de neige et que la glace n'a pas moins de 25 à 30 pieds d'épaisseur à surface unie, et cela vers le 56me dégré de latitude. Quelle ne doit donc pas être son épaisseur vers le 72e dégré!

Les sauvages qui habitent dans les forêts, s'enfoncent dans des cabanes de neige; et ceux qui habitent les bords de la mer, se construisent des maisons de glaces où ils passent de 6 à 7 mois, et d'où ils ne sortent que lorsque pressés par la faim, ils vont chasser à l'ours. Ils se servent de la peau des animaux pour se couvrir, lorsqu'ils ne peuvent pas venir faire emplète de couvertures de laine aux forts de la compagnie, et ils mangent la chair crue, de là leur vient le nom d'*Eskimaux.-Eski* (cru) et *mau* (mange). On m'a dit qu'il y avait quelques perdrix blanches durant l'hiver dans ces parages; mais durant l'été je n'y ai vu aucune espèce de gibier. Ce n'est que vers la mi septembre que les *pluviers* et les *outardes* opèrent leur passage du nord au s.d. durant l'espace de 15 à 20 jours. Autrefois, ces oiseaux passagers paraissaient dans les airs comme de petites nuées noires, tant ils étaient nombreux; mais depuis que des spéculateurs américains sont venus charger leurs navires d'œufs, sur les côtes du Labrador, ils deviennent plus rares Si cet étrange commerce continue encore quelques années, il aura un résultat déplorable, en enlevant aux malheureux habitants de la Baie, l'une des principales ressources que leur avait ménagée la providence.

Les indiens ainsi que les agents de l'hon. compagnie de la Baie d'Hudson, n'ont pas d'autres bêtes de somme que les *chiens d'Eskimaux* ou de *Terreneuve*, ils les attachent 2, 3 et quelquefois quatre ensemble, et alors ils peuvent trainer, allant toujours à la course, de 250 à 300 livres pesant. Ces animaux sont les plus fidèles amis et compagnons de l'homme, très intelligents et pleins de reconnaissance. Une aventure qui m'est arrivée en est une preuve.

Un de ces chiens s'était un jour embarrassé la tête entre deux troncs d'arbre, et ne pouvait se degager, me trouvant à passer, je lui prête mon secours. Dès ce moment, le fidèle animal ne me quittait plus; si je m'embarquais dans un canot pour traverser la rivière, il se jetait à la nage, et quelque temps après m'embarquant dans une goëlette, on fut obligé de l'enchaîner pour l'empêcher de me suivre. Quelque pressé de la faim que soit le chien d'Eskimaux, il ne fera jamais de mal à l'homme; mais si quelqu'un s'avisait de frapper son maître, il étranglerait sur le champ l'agresseur.

Le premier septembre, après avoir encore une fois offert l'adorable victime, et avoir recommandé notre chrétienté nouvelle à la glorieuse Ste. Anne, patronne de cette mission, nous nous dirigeâmes vers le rivage, suivis d'une quarantaine d'indiens, " vois! mon père, me dit l'un deux, si nous savons apprécier le bien que tu nous fais. Nous avons " jeûné longtemps et nous jeûnerions encore " plutôt que de te quitter.....! puisqu'il faut " nous séparer, dis à ceux qui contribu" ent à nous envoyer des *robes-noires*, que " nous ne les oublierons pas dans nos priè" res. Adieu, adieu (aiamitawâli) donne nous " ta bénédiction" Il dit, et tous se prosternent sur le rivage; les ayant bénis une dernière fois, nous nous séparâmes, eux pour rentrer dans leurs forêts, et nous pour retourner en Canada. Un vent du nord, accompagné de neige, nous fit éprouver un froid assez vif durant les cinq journées que nous mîmes à faire la traversée d'Albany à Moose. La marée entraînait par fois notre canot en pleine mer, malgré les efforts de sept habiles nageurs. D'autre fois elle nous laissait à sec, à sept ou huit milles du rivage. Alors nous emportions *sur nos épaules, les objets indispensables* pour camper, marchant dans l'eau et la vase *jusqu'au rivage*. Arrivés là, un de nous allait quelquefois de quatre à cinq milles pour trouver de l'eau douce. Tandis que les indiens-voyageurs prenaient quelques heures de repos, les deux missionnaires se promenaient le long de la mer, disant leur office, ou chantant des cantiques. Jamais l'âme ne se sent plus facilement s'élever vers son Dieu, qu'au milieu de cette nature sauvage, où privée de tout secours humain, elle n'a rien à attendre que de sa providence! Un soir, nous étions à réciter ces paroles des Laudes: " *Fontaines, Mers, Fleuves, Baleines, et vous tous habitans des eaux, bénissez le seigneur.*" Lorsque nous entendîmes notre guide s'écrier:" pères, pères, robes-noires, vite, venez vite, voilà la mer qui monte avec rapidité." Nous nous dirigeames à la hate vers le canot qui était à plus d'une lieue de distance. Quand nous y arrivâmes, la marée était sur le point de l'atteindre. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter dedans et nous recommençâmes à voguer. La nuit était belle, une brise fraîche du nord-ouest avait réussi à écarter, pour quelques instants, les nuages dont la lune se plait à se voiler si souvent comme d'un crêpe funèbre, comme si elle dédaignait de laisser voir sa majestueuse beauté aux habitans de ces tristes parages. Mais, tel qu'une reine chérie, désirée depuis longtemps par de fidèles sujets qui habitent les lieux les plus déserts de son empire, ranime par sa presence leur courage et fait renaître leur joie; de même l'apparition de la Reine des nuits sembla ranimer toute la nature de ces régions glaciales. Les oiseaux de passage faisaient entendre leurs cris sauvages sur les bords de la grève. Des milliers de monstres marins venaient se jouer à la surface des eaux, et semblaient défier les coups de fusil que nos nageurs dirigeaient contre eux. Dés qu'ils entendaient les coups ils disparaissaient, pour surgir, un instant après, plus proches de notre nacelle. Les sauvages nageaient en fredonnant des airs rustiques, et les deux missionnaires, continuaient: *Laudate dominum Louez le Seigneur habitants de la terre, monstres qui habitez les abîmes de la mer, louez le.....*

Nous avions déjà laissé bien loin derrière nous, les bords de la mer glaciale, nous avions franchi les limites qui séparent le Canada du territoire de la Baie-d'Hudson et que l'on nomme *la hauteur des terres:* Nous avions rencontré sur notre route, plusieurs de nos néophytes que nous avions évangélisés, lors de notre premier passage, et qui attendaient notre retour, pour avoir, disaient-ils, le bonheur de camper encore une fois, auprès des *Robes-Noires*. Nous avions salué, en passant, Abbitibbi et Temiskaming; et nous arrivâmes enfin dans un lieu nommé la *Rivière-Creuse*; là une quinzaine de familles, faible reste d'une tribu autrefois nombreuse, nous attendaient avec impatience, autour d'une petite chapelle que le chef avait lui-même construite. Pour se faire une idée de la joie que leur causa notre arrivée, il suffira de savoir qu'ils nous attendaient depuis plus de cinq semaines et qu'ils jeûnaient pour la plus part. Leur ayant dit que je ne pourrais pas rester longtemps avec eux, n'ayant aucunes provisions moi-même, aussitôt l'un d'eux court à la chasse, l'autre à la pêche, un autre qui avait cultivé un petit champ de pommes de terre, à une assez grande distance, fut lui rendre visite, et lui fit savoir à coup de pioche, que les robes-noires étant arrivées et n'ayant rien à manger, il eut immédiatement à lui faire part de son fruit. Admirable providence de mon Dieu, le gibier avait aperçu le chasseur et était venu se mettre sous les coups du fusil, le poisson avait vu le filet, et s'y était rendu, *et terra dedit fructum suum*. Nous n'avions, le matin, qu'une poignée de biscuits secs et le soir nous étions en possession de deux canards, 3 gros poissons et un panier rempli de *patates*! Dès lors je ne pensai plus à partir de sitôt, et bien m'en prit, car je devais me trouver, deux jours après, invité à une double noce. Votre Grandeur voudra bien me permettre de lui faire une petite description de cette fête de famille qui retrace assez bien les usages des temps anciens.

Le chef de cette peuplade, du nom de *Tekwarrens*, avait un fils et une fille nubiles et il songeait à les marier. Le gendre et la bru étaient prêts, mais nos habitans des forêts qui sont devenus chrétiens, ont cru remarquer que c'était une triste chose de se marier sans la présence du prêtre, et ils l'attendent volontiers durant toute une année, pour qu'il bénisse leur union. S'ils ont contracté des mariages dans leur *état d'infidélité, ils s'empressent* après leur baptême, de solliciter, auprès du missionnaire la bénédiction nuptiale. Combien hélas! dans nos grandes villes pourraient venir prendre des leçons de piété et de morale auprès de ces enfans des forêts!

Lorsque la cérémonie du mariage fut terminée, le père qui, comme je l'ai dit, était le chef de la peuplade, ayant fait préparer une collation champêtre, vint me prier d'aller la bénir et d'y prendre part. C'était la première fois qu'une invitation de ce genre m'était faite et je m'empressai de m'y rendre. On avait *préparé* un petit siège, et le chef m'ayant prié de m'asseoir, déposa sur mes genoux une espèce de plateau d'écorce, sur lequel était un plat du même *métal* et que l'on nomme *onâgan*, un morçeau de bois pointu, et une *mikwan* où cuillère de bois. Le vase contenait un mélange de poisson, de lièvre et de gibier bouillis ensemble. C'était quelque chose comme du *civet*, du *ragout* et de la *matelote*.

Tous les convives s'assirent par terre autour d'une large marmite remplie du mélange dont je viens de parler. Il n'y eut aucune dispute sur la préséance, chacun prit la place qu'il voulut, et mengea avec appétit. Seulement le chef était à la droite de la *Robe-Noire*, mais, il voulut être assis par terre aussi bien que les autres. De petites écuelles d'écorce tenaient lieu de porcelaine et de faïence, et deux morçeaux de bois, dont l'un pointu, l'autre concave remplaçaient l'argenterie. Tous buvaient dans le creux de leur main, où avec le couvercle de la chaudière. Une gaieté douce et franche se laissait voir sur toutes les figures; jamais je n'avais vu une si complète liberté dans un repas de noce. Nous fûmes néanmoins dupés plusieurs fois par une bande d'escroqueurs domestiques, c'était une nombreuse meute de chiens qui, à force de tours de passe-passe escamotèrent sous nos yeux la ration de plusieurs.

Le repas achevé, le chef me présenta le calumet et tandis que les femmes réunies en groupe autour des nouveaux mariés, les félicitent et font des vœux pour leur bonheur; les jeunes-gens se livrent à des jeux gymnastiques, et les vieillards s'entretiennent avec la *robe-noire* de politique indienne et de projet de colonisation. Nous décidâmes de réunir le plus que nous pourrions de familles indigènes pour les mettre à la culture; et le chef *Tekwarrens* homme rempli d'intelligence, de zèle et de piété devait s'adjoindre son gendre pour partager l'autorité. Il me remercia ensuite *cordialement de mon séjour* au milieu d'eux, et me demanda comme une grande faveur de m'accompagner jusqu'aux *Allumettes* distance de 15 lieues. Là nous trouvâmes un ancien chef que la maladie et la décrépitude de l'âge avaient empêché de venir au lieu de la mission. " Mon père, me " dit-il, en me voyant; de même que le cas" tor, qui a longtemps été privé d'eau pour se " rafraichir, languit et se jette avec joie dans " la Rivière: de même, que la zibeline, après " un long et rigoureux hiver, court se ré" chauffer au premiers rayons d'un soleil prin" tanier; ainsi je *soupirais durant* l'hiver dans " ma triste cabane, en attendant ton arrivée. " J'ai compté les heures depuis que l'on m'a " dit: *la robe-noire est à quelques lieues d'ici*; " enfin tu es arrivé, je suis content. Tu vas " rafraîchir mon âme languissante, par la pa" role du Grand-Esprit qui s'échappera de tes " lèvres. Tu réchaufferas mon cœur en me re" disant l'amour de son fils Jésus. Oh! com" me nous allons écouter ta parole, mon pè" re" Je passai deux jours auprès de cet excellent sauvage: et il m'avoua en le quittant que c'était les jours les plus beaux de sa vie. Il avait eu le bonheur de communier, ainsi que les personnes de sa suite.

Voilà, Monseigneur, le résumé fidèle autant qu'il a été en moi de le faire, de ma dernière excursion parmi les Sauvages. S'il n'offre pas l'intérêt que le lecteur aurait droit d'attendre, c'est à mon incapacité seule qu'il faut attribuer l'incohérence des phrases, la diffusion et la langueur du récit, car mon intention fut toujours pure et ma bonne *volonté* constante; je n'ai cité aucun fait dont je n'ai été *témoin moi-même*, ou dont je n'ai pris des informations exactes.

Si maintenant il m'était donné de faire entendre ma voix d'un bout de l'univers à l'autre, je dirais à tous ceux qui portent le beau nom de catholiques: " Mes frères en J. C., voyez quel champ vaste et glorieux est ouvert à votre charité. Voyez quel bien immense vous pouvez faire! l'Eternel créa les hommes d'une taille plus ou moins avantageuse, d'un talent plus ou moins brillant, d'une fortune plus ou moins grande; mais leur